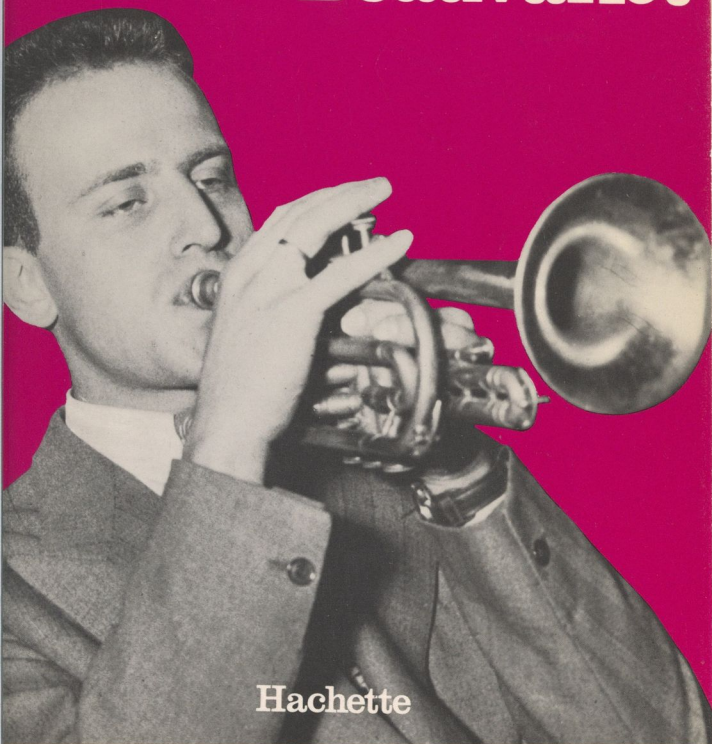


BORIS

VIAN

**Geneviève
Beauvarlet**



Hachette

Genevieve Bonnaville

BORIS VIAN

(1920-1959)

BORIS VIAN

192

8° Ln²⁴

93823

Maquette

pour la couverture

BORIS VIAN

Geneviève Beauvarlet

BORIS VIAN

(1920-1959)

PORTRAIT D'UN BRICOLEUR**Hachette**

littérature générale

L'auteur tient à exprimer sa reconnaissance à Guy Béart, Jacques-Laurent Bost, Jacques Canetti, Béatrice et Jean-Pierre Moulin, Lucien Rioux, Maxime Saury et Jean Suyeux pour les témoignages qu'ils ont bien voulu lui apporter et à Ursula Vian-Kubler qui a eu la gentillesse de relire ces chapitres.



Avant-propos

Célèbre et méconnu

Boris Vian est mort le 23 juin 1959 dans l'indifférence apparente d'une bonne partie de ses contemporains. Il les avait secoués, il les avait choqués, il les avait scandalisés, il avait essayé de les faire bouger. En vain, sans y parvenir. On n'aime guère le casseur d'idoles qui vient troubler la molle quiétude des croyants, le mauvais convive qui rend les digestions difficiles... Quand on a la chance d'être invité à un banquet, on fait preuve de bonne éducation : on applaudit les discours, on rit aux facéties, on trinque avec ses voisins. Tout seul dans son coin, Boris observait, isolé. Alors, délibérément, on accentua son isolement, on le mit en quarantaine, on installa autour de lui une manière de cordon sanitaire. Pour éviter qu'il polluat la société, qu'il corrompît les mœurs. On le poursuivit en justice, on interdit ses chansons, on boycotta ses pièces, on fit le silence sur ses romans. D'autres que lui auraient renoncé. Boris ne cédait pas. Chaque fois qu'une issue se fermait il cherchait une autre voie, une nouvelle et, malgré les chausse-trappes qu'on semait devant lui, il progressait.

Il avançait vite. Le temps lui était mesuré, il le savait, il veillait à ne gaspiller aucune seconde. Il dormait peu, multipliait ses activités, les croisait entre elles pour trouver, à tout instant, la faille qui lui permettrait de s'exprimer.

Que ce fût sur une feuille de papier, sur une scène ou dans un refrain, que lui importait en définitive ! L'essentiel pour lui était de dire ce qu'il avait besoin de transmettre ; la manière de dire, le véhicule l'indifférait. Doué dans de nombreux domaines, il avait le choix des moyens.

Certains durant ces années crurent l'aimer, d'autres éprouvèrent une réelle tendresse pour lui. Parfois pour de mauvaises, parfois pour de bonnes raisons. Ils recherchaient en lui l'animateur narquois de Saint-Germain-des-Prés, ou bien le musicien jazzophile, ou le « traducteur » canulardesque de romans « pornographiques », ou encore l'auteur maudit du *Déserteur*. Rares étaient ceux qui connaissaient de Vian toutes les images. Ses romans, ceux auxquels il tenait, n'avaient eu que quelques centaines de lecteurs, ses pièces de théâtre, quelques centaines de spectateurs. Célèbre — pas de semaine sans que son nom parût dans une gazette — il était également méconnu. Et ce, jusqu'à sa mort.

Il disparut. On commença de l'admirer. Pour de vraies raisons. Les caves de Saint-Germain se vidaient, les œuvres de Boris Vian se vendaient. Autour de sa silhouette devenue légendaire, des fanatiques se rassemblèrent. Ils lirent ses chapitres, en eurent le souffle coupé, écoutèrent ses chansons, en apprécièrent l'ironie, dévorèrent ses chroniques et les méditèrent. Il devenait ainsi le « gourou » qu'il n'avait jamais envisagé d'être. Cela commença voici une quinzaine d'an-

nées. Cela dure toujours. A croire que ses recueils constituent un condensé de la sagesse des nations.

Comme les maoïstes dans le « petit livre rouge », les « vianophiles » trouvent dans les préceptes et les formules du « maître » une réponse à leurs problèmes de l'instant. Vian ne les avait pas écrits pour cela. Une idée lui venait et il la notait, sans penser qu'elle deviendrait sujet de réflexion. Il agissait, il écrivait, par réaction au monde qui l'entourait, pour répondre à un besoin immédiat, parce qu'un événement venait de l'amuser ou de le heurter. Il ne mettait pas en place un système philosophique. Il « bricolait » quelques petits « trucs » à l'usage de ses amis, de ses copains ou de ceux dont l'oreille traînait et qui avaient envie d'écouter.

Les années ont passé, le monde a changé. Beaucoup ? Pas tellement en fin de compte. Car si les « trucs » de Boris marchent toujours, si l'on éprouve encore le désir de s'y plonger, c'est qu'ils demeurent actuels. Comme leur auteur. C'est parce qu'il fut un véritable homme de son temps que Boris Vian est aujourd'hui un homme de ce temps.

Les chiffres sont les symboles qui servent à représenter les nombres. Ils sont les lettres de l'alphabet des mathématiques. Les chiffres arabes, qui sont les chiffres que nous utilisons aujourd'hui, ont été inventés par les Indiens et ont été transmis aux Arabes. Les chiffres romains, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Romains. Les chiffres grecs, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Grecs. Les chiffres chinois, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Chinois. Les chiffres japonais, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Japonais. Les chiffres indiens, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Indiens. Les chiffres égyptiens, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Égyptiens. Les chiffres babyloniens, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Babyloniens. Les chiffres grecs, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Grecs. Les chiffres romains, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Romains. Les chiffres arabes, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Arabes. Les chiffres chinois, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Chinois. Les chiffres japonais, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Japonais. Les chiffres indiens, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Indiens. Les chiffres égyptiens, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Égyptiens. Les chiffres babyloniens, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Babyloniens.

Les chiffres sont les symboles qui servent à représenter les nombres. Ils sont les lettres de l'alphabet des mathématiques. Les chiffres arabes, qui sont les chiffres que nous utilisons aujourd'hui, ont été inventés par les Indiens et ont été transmis aux Arabes. Les chiffres romains, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Romains. Les chiffres grecs, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Grecs. Les chiffres chinois, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Chinois. Les chiffres japonais, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Japonais. Les chiffres indiens, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Indiens. Les chiffres égyptiens, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Égyptiens. Les chiffres babyloniens, qui sont les chiffres que nous utilisons encore aujourd'hui, ont été inventés par les Babyloniens.

I

Boris vivant

On ne tiquerait pas en apercevant aujourd'hui sa mince silhouette élégante au détour de la rue Saint-Benoît : elle ne choquerait ni n'étonnerait personne. Il pourrait être attablé à la terrasse du Flore ou des Deux-Magots. Il porterait, sur les badauds qui déambulent devant les deux célèbres cafés, le même regard narquois et désabusé que les intellectuels et les pseudo-intellectuels de ce temps portent sur les gens et les choses. Comme eux, il contemplerait d'un air pensif l'église Saint-Germain-des-Prés si souvent hérissée d'échafaudages. Il écrirait — il l'a déjà fait — que cela lui donne « l'aspect exotique d'un de ces temples accordéons de bois¹ », tels ceux qui apparurent durant l'exposition coloniale de 1931 au pavillon des Indes, près du lac Daumesnil. Ses vêtements eux-mêmes ne jureraient pas avec les costumes de ses voisins. La mode est ainsi faite qu'elle suit un mouvement de balancier et que l'on retrouve de nos jours le « battle dress » et les complets droits que l'on portait durant les années qui suivirent la Libération. Bref, en 1982, il

serait aussi « in » qu'il le fut autrefois. « In », parce que en dehors.

Tout comme sont « in » et en dehors, les marginaux de la pensée, les idéologues sans idéologie, les rebelles sans cause, les rêveurs sans espérance qui peuplent les rues animées de la rive gauche parisienne. Certes, ils ne connaissent pas tous les œuvres de Vian par cœur ; certains d'entre eux ne les ont même sans doute jamais lues. Mais les réserves qu'ils font sur le monde qui les entoure, l'ironie que la société et leur propre personnage font naître en eux les rapprochent de lui. Bien avant qu'ils ne soient adultes, Boris Vian avait ressenti tout cela. Ressenti et exprimé.

A Paris comme en province, les spectacles Vian se multiplient. Spectacles de théâtre, spectacles de chansons, extraits de romans adaptés à la scène... A croire qu'il est impossible pour un jeune de s'en tirer sans le patronage de ce grand aîné. Dans les cafés-théâtres, sans toujours se l'avouer, les auteurs-comédiens retrouvent d'instinct son style, bâtissent leurs sketches à sa manière, jouent avec les mots comme il aimait le faire, se laissent aller à l'insolite et au baroque qui entourèrent Vian durant toute sa vie.

Un beau risque

« Le temps passe et il y met le temps². » Ce vers, il l'a écrit, beaucoup l'ont chanté et il demeure incrusté dans les mémoires. « Le temps passe et il y met le temps. » Plus de vingt années déjà se sont écoulées depuis que Vian a disparu. Disparu vraiment ? Certainement pas. Comédienne et chanteuse, Marie-José Casanova l'avait un jour surnommé « Beau risque vivant ». Il est resté beau. Il pousse au risque. Il vit.

Il vit par le livre. Passé quasiment inaperçu de son vivant, *L'Écume des jours* s'est vendu à plus de deux millions d'exemplaires depuis 1969. Toutes ses œuvres sont rééditées les unes après les autres. Cela va de l'édition de luxe à l'édition de poche. Du poème au roman. Du théâtre à la critique de jazz. Des textes épars sont regroupés et publiés sous forme d'ouvrages. On est même allé jusqu'à réunir, sous le titre *Derrière la zizique*, les présentations et les dédicaces qu'il avait écrites au dos des pochettes des disques qu'il aimait. Les thèses, les analyses, les recueils de morceaux choisis foisonnent. Sa pensée, son humour, ses intentions sont disséqués, commentés, décortiqués par des gens qui regardent Vian à la manière dont Jean-Henri Fabre examinait les insectes. A la loupe, on observe telle ou telle de ses facettes avec l'impression et l'espoir que de cette exploration minutieuse sortira quelque chose de nouveau, d'utile, de contemporain.

Il vit, on l'a dit, par la scène. De temps à autre, de jeunes comédiens se lancent à l'assaut de *Tête de méduse* ou du *Chasseur français*, réadaptent courageusement *Le Goûter des généraux* ou *l'Équarrissage pour tous*. Eve Griliquez reprend périodiquement *En avant la zizique... et par ici les gros sous*, ce tendre pamphlet vianesque sur le monde du show-business qu'elle a transformé en comédie. Des « spectacles Vian » sont régulièrement montés et présentés par des maisons de la Culture dont certaines, d'ailleurs, portent son nom. Au printemps 1981, deux théâtres parisiens proposent en même temps deux versions différentes de *L'Écume des jours*. Toutes deux adaptées du roman, mais chacune remodelée avec originalité. Au début de 1982, Jacques Canetti fait tourner à travers la France et la Francophonie sa *Fête à Boris* dans laquelle deux jeunes

auteurs-interprètes, Sarah Boréo et Jean Bourdon, rendent hommage à l'ancêtre, pas si lointain, en vérité.

Consciemment ou non, nombre d'auteurs-compositeurs-interprètes contemporains et confirmés s'inscrivent dans sa filiation. Serge Gainsbourg, modèle lui-même — il est repris et imité par la plupart des rockers français — explique volontiers : « C'est à cause de Léo Ferré et de Boris Vian que je me suis mis à écrire. Je m'étais aperçu, grâce à eux, que les choses qu'on pouvait dire à travers la chanson n'étaient pas forcément idiotes³. » Par sa dégaine, son détachement, son auto-ironie féroce, sa tendresse profonde mais cachée, Jean-Claude Vannier, auteur-compositeur-interprète, ressemble comme un frère à Boris. Il y a du Vian dans les couplets fragiles d'Alain Souchon et il y a du Vian dans les tragiques jeux de mots d'Yvan Dautin. Comme il y en avait déjà dans les astuces de Boby Lapointe et même, pourquoi pas ? dans celles de Nino Ferrer.

Une corrosion durable

D'accord, les rockers et les rockeuses ne chantent pas forcément les œuvrettes que Boris confectionna jadis en série. Une bonne raison à cela : on les entend peu. La radio a cessé de les diffuser. Et la présence physique de leur auteur n'est plus là pour les imposer. Un Vian en chair et en os montré sur l'écran de la télévision, aurait sur la jeune génération le même impact qu'un Gainsbourg. Parce que l'un comme l'autre ont en commun un goût profond : celui de la provocation. Parce que l'un et l'autre s'attaquent, comme pour s'en jouer, aux institutions les plus symboliques. Quand, voici deux ans, Serge Gainsbourg défia les parachutistes en transformant *La Marseillaise*

en reggae, il reprenait un exemple : celui de Vian. Du temps où, par la dérision — *Les Joyeux bouchers, La Java des bombes atomiques* — ou par une révolte plus profonde — *Le Déserteur* — il sapait les fondements de l'armée nationale, il dut, lui aussi, affronter le courroux des militaires de carrière. Ceux-ci ignoraient pourtant qu'il avait également attenté à l'œuvre célèbre de Rouget de l'Isle. Insolent et iconoclaste, n'avait-il pas osé écrire : « Or, observez bien la sournoiserie de *La Marseillaise* et notamment de ce vers fameux : " Qu'un sang impur abreuve nos sillons ". N'est-ce pas là une réaction violente contre l'agriculture ? Le sang et surtout le sang impur ne vaut rien pour la culture [...] En vérité, le sang impur ou non, mais cuit, est excellent pour les truites, mais ça ne vaut pas tripette pour le blé, et de plus, il pue, lorsqu'il se corrompt ⁴. »

Jamais comme à notre époque l'armée n'a été aussi peu populaire. De plus en plus on s'interroge. A quoi sert-elle ? A-t-elle d'ailleurs une utilité quelconque ? N'est-elle pas devenue le refuge des aigris et des médiocres ? Qu'on parle de rendre le service national plus contraignant et jeunes lycéens et jeunes travailleurs descendent dans la rue. Il y a quelques années, Michel Debré en subit les conséquences. Wolinski, dessinateur à *Hara-Kiri*, le caricaturait coiffé d'un entonnoir. Les manifestants ont repris l'idée et défilent affublés de ce couvre-chef symbolique. Un couvre-chef qu'aurait pu porter Audubon, le personnage principal du *Goûter des généraux*, ainsi que ses petits camarades du même grade avec lesquels il partage le quatre-quarts confectionné par maman tout en devisant sur le projet de guerre qu'on vient de lui proposer.

Ce goûter continue de faire grincer des dents. Des tournées sont organisées en province. Les associations d'anciens combattants se mobilisent et protestent : en

jouant Vian on porte atteinte à leur dignité. Corrosif de son vivant, Vian reste donc virulent. Une goutte d'acide Vian sur un personnage conformiste et voilà que tout bouillonne. Les élèves de troisième du lycée de Sceaux demandent à leur professeur de leur expliquer *L'Arrache-cœur*. Il accepte. Les associations de parents d'élèves s'indignent : on ne peut, sans réagir, laisser un auteur aussi pernicieux corrompre de jeunes esprits. De leur manifeste, dégustons un extrait : « Une longue suite de citations mettent crûment en évidence que le monde de *L'Arrache-cœur* est un monde d'horreur où règnent la violence et la cruauté gratuite, où les sentiments dominants sont la haine, la joie d'humilier, de souiller, de rabaisser ou de ridiculiser tout ce qui est habituellement objet de respect. Mais ce monde... est marqué avant tout par une obsession sexuelle omniprésente : le coït, la fornication, de préférence sous sa forme la plus bestiale, fournissent à l'auteur un thème inépuisable, dont la répétition finit par engendrer le dégoût. » (*Bulletin de l'Association autonome des Parents d'élèves du lycée Pierre-et-Marie-Curie*.⁵)

Vian soixante-huitard

Bien sûr, Boris Vian n'est pas responsable de ce formidable soulèvement qui, en mai 1968, dépava les rues du Quartier Latin, fit des étudiants les héros de la ville rebelle et brisa en quelques jours les idées reçues et les institutions établies. Pourtant, à sa manière discrète, Vian y a participé. Il était présent sur les murs. Ces superbes formules : « Vivre sans temps morts », « Jouir sans entraves », « La société est une fleur carnivore », « Sous les pavés la plage »..., Vian ne les a pas écrites, naturellement ! On en impute

l'invention à la très bizarre « Internationale situationniste ». N'empêche ! elles pourraient figurer dans une anthologie complète de ses œuvres et personne n'en serait surpris. « Cache-toi objet », autre belle phrase murale, n'aurait-elle pas sa place dans *La Complainte du progrès* ?

On a beaucoup philosophé sur l'explosion de mai 1968. A son sujet, on a souvent parlé d'une remise en question de la société de consommation. Avant même qu'elle ne s'installe, alors qu'elle pointait à peine, Vian la dénonçait déjà : « Autrefois pour faire sa cour — On parlait d'amour... — Aujourd'hui c'est plus pareil... — Pour séduire le cher ange — On lui glisse à l'oreille — Ah Gudule !... Viens m'embrasser... Et je te donnerai... — Un frigidaire — Un joli scooter — Un atomizer — Et du dunlopillo⁶... »

Lucide, Vian essayait de percevoir les conséquences futures du progrès tout comme on le fait aujourd'hui. Ces dernières décennies, il s'est développé sur un rythme accéléré. Libérateur à coup sûr. Mais peut-être aussi aliénant. Qu'une panne d'électricité se produise à New York ou, plus récemment, affecte une grande partie de la France et tout paraît s'effondrer : la vie sociale est paralysée, la catastrophe menace. Bon ou mauvais le progrès ? Comment savoir ! A la fin des années 1970, les futurologues s'interrogent. Ils ont tous les mêmes données en mains, ils posent tous la même question : peut-on, sans risques, poursuivre l'expansion ? Ils mettent leurs données dans l'ordinateur. A lui de répondre. Oui, répond-il au professeur américain Hermann Kahn, du Hudson Institute, poursuivre l'expansion, c'est marcher vers un âge d'or où tout deviendra possible. Non, répond-il aux spécialistes de M.I.T. (Massachusetts Institute of Technology), poursuivre

l'expansion, c'est courir au chaos. Et, tandis que H. Kahn lance un appel à l'accroissement sans fin de la production, ses collègues du M.I.T. gémissent : il faut stopper la machine, tendre à la « croissance zéro » et puisque l'on ne peut revenir en arrière, bloquer immédiatement tout. A qui l'ordinateur a-t-il menti ? A personne évidemment. Il a donné à chacun ce que chacun attendait. Les professeurs du M.I.T. étaient sans doute, dès le départ, pessimistes, H. Kahn optimiste. Docile, l'ordinateur les a confortés dans leurs convictions.

Or, à lui tout seul, Boris Vian constituait la synthèse des deux positions. Ingénieur, il n'était évidemment pas ennemi du développement technique. Colin, le héros de *L'Écume des jours*, propose une solution pour résoudre le problème du travail des ouvriers : « S'ils avaient le temps de construire des machines, après ils n'auraient plus besoin de rien faire. Ce que je veux dire, c'est qu'ils travaillent pour vivre au lieu de travailler à construire des machines qui les feraient vivre sans travailler⁷. »

Des machines et des hommes

Mais, à Vian, les machines font aussi un peu peur. S'il leur prenait fantaisie de choisir la liberté, de vivre leur propre vie sans se préoccuper des humains qui les ont fait naître. Pis ! S'il leur prenait fantaisie d'entrer en concurrence avec leurs créateurs. Face à elles, il n'y aurait qu'une solution : les détruire. Et le héros du *Danger des classiques*, une courte nouvelle de science-fiction que Vian a écrite en 1950, doit bien finir par s'y résigner.

D'autant que si les machines rebelles sont bien

difficiles à mater, celles qui obéissent n'en sont pas moins dangereuses. Au moment où, trempant sa plume dans le vitriol, il rédigeait sa satire du show-business *En avant la zizique...*, il imaginait une manière d'ordinateur dans lequel on injecterait, par exemple, tout ce que Mozart a composé. En se basant sur les structures mélodiques, rythmiques et harmoniques du « maître », on pourrait demander à la machine d'inventer les œuvres que Mozart aurait écrites s'il avait vécu plus longtemps. On pourrait faire mieux encore : en ajoutant à Mozart les célèbres rengaines de Cole Porter programmées selon le langage de la machine, on aurait alors le plaisir de connaître ce que Mozart aurait composé s'il avait rencontré le populaire compositeur américain et subi son influence.

Cette fameuse machine a beaucoup d'autres possibilités : alimentée par les sondages d'opinion, elle serait capable de fabriquer une musique correspondant exactement aux goûts, non plus présumés, mais reconnus du public... Cette éventualité existe aujourd'hui. En théorie du moins. Programmé en conséquence et couplé avec un mini-ordinateur, un synthétiseur peut fort bien « inventer » sa musique. Qu'on y injecte les résultats des sondages et la musique auto-conçue naîtra, aussi séduisante pour l'humanité qu'un bébé-éprouvette.

Précurseur jusqu'à l'absurde, Vian rêvait même, pour faire la nique aux tâcherons de la chanson, de créer avec l'aide de la toute-puissante machine, quelque centaines de millions de mélodies et de déposer l'ensemble à la S.A.C.E.M. Après lui, le déluge ! Plus personne n'aurait pu composer une musique originale.

On entre là dans le domaine du délire. Mais est-il tellement éloigné du monde réel ? Dans un milieu que

Vian connaissait bien pour y avoir vécu, celui du disque, des hommes, chaque année, s'efforcent d'être aussi parfaits que des mécaniques. Ils ont, croient-ils, totalement assimilé les goûts du public et ils s'efforcent de les satisfaire. Chaque été, notamment, ils fabriquent le candidat au titre de « tube », de succès, de record des ventes... (« Tube », un terme que Boris a, paraît-il, inventé : avant, pour définir un tel produit, on parlait plutôt de « saucisson »...) Ces hommes-machines réussissent parfois leur coup. Parfois non. Et, durant une saison, c'est la chanson insolite, le refrain inhabituel qui marcheront. Par bonheur l'imprévisible, la surprise, séduisent aussi. Et l'on voit *Zorro est arrivé*, *Le Métèque* ou *L'Adagio* d'Albinoni, qui pourtant échappent aux recettes, devenir des tubes. Les fabricants en sont pour leurs frais. Tant pis pour eux ! ils n'avaient qu'à lire Boris Vian.

Car, d'une manière détournée, il les avait prévenus. Marcus Schutz, le docteur fou de *Et on tuera tous les affreux*, s'était, comme eux, attaché à fabriquer des êtres parfaits. C'est-à-dire des êtres correspondant à l'idéal de chacun d'entre nous, correspondant en quelque sorte aux goûts présumés du public. Il y parvient. Les hommes et les femmes qu'il fait naître sont beaux, intelligents, supérieurs. « Ils sont conditionnés de telle façon que l'idée même de la laideur leur est en horreur. Le jour où ils s'aperçoivent de leur imperfection, ils se suppriment... » Ainsi, « un homme est crucifié en bordure du chemin. Une plaie géante lui ouvre le sein gauche. Il est cloué à un tronc d'arbre par une cheville d'acier qui lui a traversé le cœur. En travers de son cou, une pancarte : " défaut d'aspect " ⁸ ». Un cauchemar que ce roman ? Qui sait ? Après tout les fabricants de bébés Nobel surdoués ne raisonnent pas autrement que le docteur Schutz.

Seulement voilà. De la beauté, de la perfection aussi, on se lasse. Et il suffit qu'un torpilleur aborde l'île idéale du docteur Schutz pour que tout le beau système qu'il a mis en place s'effondre. Les filles splendides, les créatures géniales nées de l'imagination du savant fou, se précipitent sur les plus laids, les plus disgraciés des matelots. Ceux-ci sont affreux, horribles... Ils sont différents et c'est cela qui compte.

Je n'peux pas travailler...

« Gilda je t'aime, à bas le travail. » Cette devise issue de mai 1968, nombre d'adolescents des années 1980 l'ont faite leur. Ils revendiquent comme un dû le droit à la paresse, ils remettent en question la vieille malédiction biblique : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Ils sont disciples évidemment de Paul Lafargue ; ils sont aussi élèves de Vian. « Un de plus », c'est le titre d'un de ses poèmes. Il y écrit : « Il vaudrait mieux gagner sa vie — Mais ma vie, je l'ai moi, ma vie — J'ai pas besoin de la gagner — C'est pas un problème du tout — La seule chose qui n'en soit pas un⁹. » Il récidive dans *Valse jaune* : « Moi, j'aime pas l' travail mais j'aime bien la vie — Et je vais voir de quoi elle a l'air — En f'sant gaffe de pas trop en faire¹⁰... » Il persiste, fait chanter à Henri Salvador, son complice : « Je n'peux pas travailler debout — Parce que ça m' fait mal aux genoux — Je ne peux pas travailler assis — Ça me fait mal au coccyx... »

Bien sûr, il sait bien que sans le travail des autres la vie des oisifs serait intenable. Comme tous les petits Français, il a lu en son temps *Le Songe* de Sully Prudhomme et il a dû en méditer la morale. Comme l'ont sans doute méditée ses successeurs des années

1980. Mais ne rien faire, refuser d'accomplir ce que le monde courant considère comme un devoir, n'est-ce pas, d'une certaine manière, rompre avec la société, s'inscrire, si l'on peut dire, dans la petite foule des « anars », « autonomes » et autres marginaux ?

« Anar », Boris Vian l'était sans doute. Vaguement. Sans appartenir à aucune des sectes qui se partagent les adeptes de Bakounine. D'instinct, il refusait les doctrines et les idées toutes faites. Il n'adhérait à aucun parti, il ne se battait pour aucune cause précise. Il luttait pourtant à sa manière. Pour l'individu. « Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le bonheur de tous les hommes, c'est celui de chacun ¹¹ », dit Colin dans *L'Écume des jours*.

Encore une façon actuelle de réagir. Des jeunes de ce temps, les plus âgés ont goûté aux doctrines et aux idéologies. La saveur leur en a paru amère. L'idéal qu'elles représentaient s'est peu à peu effondré, détruit par la sinistre réalité. On était « trotskard », « mao », « castriste », « guévariste »... Le goulag, les génocides, la fuite des boat people ont tout balayé. On ne croit plus, on ne veut plus croire. Un temps, on s'était retrouvé pour essayer de bâtir des communautés idylliques. L'idylle a souvent tourné court. La terre est basse pour qui n'a pas l'habitude de la travailler, le climat ardéchois est rude en hiver et le fromage de chèvre ne nourrit pas son homme.

Aux idées vagues, généreuses et contraignantes, on préfère désormais les passions, dans lesquelles on se met en jeu, mais où l'on ne met en jeu que soi. Les règles de vie, les solides préceptes moraux qui régissaient l'existence des générations précédentes, on s'en débarrasse gaillardement pour se fabriquer sa propre morale. C'est plus difficile, moins rassurant, mais cela procure bien plus de jouissance. Évidemment, il faut

de temps en temps faire preuve de souplesse. Vian le savait.

Souple et ferme

Individualiste forcené, il était capable à l'occasion de s'adapter à la société pour éviter les chocs trop rudes. Il composait, comme on dit. Il aimait le confort, la douceur de vivre et, parfois, se laissait aller à leur sacrifier les théories qu'il mettait en avant. Antimilitariste, nous l'avons dit, il accepta pourtant de traduire les mémoires du général américain Bradley : quand l'argent fait défaut, il faut bien s'en procurer. Il ironisait sur l'industrie du show-business, mais, directeur artistique, il en était un des maillons. Il dénonçait le monde technicien et y appartenait. Il tournait en dérision les modes et les vogues et fut pourtant l'un de ceux qui les imposèrent à Saint-Germain-des-Prés.

Il était contradictoire, bourré de contradictions. Comme le sont les adolescents d'aujourd'hui. Ils méprisent les uniformes, mais portent tous avec allégresse le même jean, le même blouson et les mêmes boots. Ils hurlent contre le gaspillage d'énergie, mais préfèrent pour leur toilette la douceur d'un bain parfumé à une douche glaciale. Ils manifestent contre la pollution et roulent en voiture ou font gronder leurs gros cubes au cours de virées nocturnes. Ils rêvent de solitude et se fondent dans des bandes, se fabriquent des clans, forment des groupes où ils tentent de garder toujours intacte ce qu'ils croient être leur personnalité. Ils refusent les chefs et se choisissent des modèles. En ce début 1982, pendant deux mois, ils étaient plus de deux mille à s'entasser chaque soir sur les gradins du Cirque d'hiver pour écouter Jacques Higelin inventer

des phrases, pour le voir vivre une aventure baroque et illogique. Une aventure que Vian aurait pu raconter, des chansons que Vian aurait pu interpréter. D'ailleurs, et ce n'est pas un hasard, c'est en chantant du Vian qu'Higelin a commencé sa carrière et enregistré son premier disque.

Higelin a donc chanté du Vian. Comme beaucoup d'autres. Brigitte Fontaine et Serge Reggiani. Henri Salvador et Catherine Sauvage. Pauline Julien et les Frères Jacques. Mouloudji et Béatrice Moulin. Marie-José Casanova et Arlette Téphany... Pour Jacques Canetti qui fut à la fois le collègue et le manager de Boris du temps où celui-ci chantait, c'est presque devenu une manie. Il trouve un jeune chanteur et, pour lui apprendre son métier, il lui fait interpréter du Vian. Une façon de le mettre au goût du jour.

Car Canetti sent que Vian reste actuel. Autant par la façon dont il a conduit sa vie que par ses œuvres. C'est vrai, il a souvent composé : c'était un homme, pas un surhomme, et tous les hommes composent avec le quotidien. Mais, jamais il n'a cédé sur l'essentiel, jamais il n'est rentré dans le moule, jamais il n'est devenu un Français moyen. Or, par ces temps de non-conformisme, devenir un Français moyen, s'insérer dans la majorité silencieuse, c'est pour un jeune, le comble de l'abomination.

J'enlève le bas

Elle a tenu quelques jours sur les murs de Paris. Elle était belle, elle promettait. Elle disait : « Dans deux jours j'enlève le haut. » Et deux jours après, on put apercevoir ses seins nus, fermes, ronds, bronzés, publicitaires pour tout dire. Puis elle dit : « Dans deux

jours j'enlève le bas. » On put enfin la voir nue. Nue mais de dos. Il est des choses qu'on ne montre pas. Surtout dans la rue. Mais, même de dos, Myriam choqua. A notre époque de libéralisation des mœurs, Tartuffe vit toujours.

C'est vrai qu'aujourd'hui, on montre tout, et le reste, dans les films pornographiques. Oui, mais ils sont classés « X » et, dans les salles spécialisées où ils sont projetés, on se cache pour entrer. *Les Contes immoraux* passent à la télévision, mais à deux heures du matin, quand les enfants et les prudes sont couchés. On a beau avoir reculé les limites de la permissivité, il y a des images qu'on ne supporte toujours pas, des récits qu'on peut lire mais qu'on n'imagine pas vivre. Celui-ci par exemple : « Le 5 août à 8 heures, le brouillard couvrait la ville. Léger, il ne gênait pas du tout la respiration et se présentait sous une apparence légèrement opaque, il semblait, en outre, fortement teinté de bleu¹². »

Ainsi commence *L'Amour est aveugle*, une courte nouvelle de Vian écrite en 1949 à la gloire de la libéralisation des mœurs. Le brouillard en question a de fortes qualités aphrodisiaques et son inhalation procure à ceux qui le respirent de suaves sensations. Ils se retrouvent nus et pas purs du tout. La brume qui les entoure leur permet d'agir sans retenue. Tout devient simple et sain. Le brouillard se dissipe. Qu'importe ! « La vie put continuer heureuse, car tous s'étaient crevé les yeux. » Faites un film de cette aventure : à coup sûr, il sera classé « X ».

Comme seraient classées « X » les images — à condition qu'elles soient sans hypocrisie — qu'on pourrait tirer des romans de Vernon Sullivan, alias Boris Vian. Bien sûr les textes heurtent moins qu'ils ne le faisaient à leur parution. On ne les placerait plus

Un homme "touche à tout", génial, iconoclaste, farceur. Ingénieur sorti de Centrale, Boris Vian est aussi membre actif du Collège de Pataphysique, joueur de trompinette qui anime les belles soirées du Saint-Germain-des-Prés d'après-guerre, critique de jazz, romancier, auteur de théâtre et de chansons, homme du show-business.

Des scandales le rendent célèbre : celui qui suit la publication de *J'irai cracher sur vos tombes*, et celui que provoque la chanson *Le Déserteur*, lancée en pleine guerre d'Indochine.

Par son ironie mordante, son sens du canular, Vian met en avant l'absurdité et les contradictions des ordres établis. Il fustige ainsi la police, l'armée, l'administration, la bonne conscience, le modernisme, les modes...

Excepté quelques fidèles qui comprennent sa démarche, Vian n'est guère apprécié de ses contemporains. Ses attaques agacent les nantis et n'atteignent pas les classes plus populaires. Car Vian est ambigu. Il critique les snobs et appartient à leur clan. Il se veut antimilitariste et traduit les *Mémoires du général Bradley*. Il ironise sur le show-business mais, en qualité de directeur artistique, il en est un des rouages...

Il est devenu un modèle pour la jeunesse de notre temps. Tout ce qui faisait autrefois son style – l'humour, l'insolence, la dérision, le désespoir traité avec légèreté – est aujourd'hui à la mode. Les désillusions, la fin des idéologies traditionnelles, la nécessité d'apprendre à vivre pour soi et de se créer sa propre morale, entraînent une remise en question fondamentale.

L'histoire de Vian est reconstituée grâce à des témoignages : ceux de ses amis, de ses proches, des personnes qui l'ont côtoyé au cours de ses diverses activités.

Pour la première fois, les multiples facettes du personnage se retrouvent associés dans la biographie de Boris Vian, comme elles l'ont été dans son existence.

Geneviève Beauvarlet a enseigné la philosophie et la littérature. Elle a publié plusieurs ouvrages, dont un Félix Leclerc et un Piaf.



9 782010 084355

23.3710.3
82-IX

68, -FF-TTC

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

